

CHAPITRE PREMIER

Printemps 1352 – au sud-est de Tabriz

Dans l'obscurité de la geôle humide, des cris d'effroi glacèrent le sang du guerrier mongol. Une femme hurlait sans cesse.

Djaghataï était pourtant habitué aux pires violences qu'un cerveau humain puisse concevoir. Néanmoins, cette terreur presque infinie envahissait le souterrain tel un tsunami d'émotions vacillant bien au-delà de l'humain. Répercutés par les parois du cachot improvisé, les hurlements ponctués de sanglots traduisaient la douleur et l'épouvante portées à leur paroxysme.

La prison était installée dans une ancienne carrière de marbre et de turquoise abandonnée depuis de nombreuses années par les mineurs et les tailleurs de pierre. La horde de brigands qui avaient attaqué et pillé le village de Khoçökhöl investissaient ce labyrinthe de galeries depuis plusieurs mois déjà. Parfaitement à l'abri des troupes de Malek Achraf, les soudards, mercenaires et mages hallucinés qui défiaient l'autorité du royaume Chupanide avaient privilégié ce lieu.

Profondément ramifiés au cœur d'une imposante colline, les couloirs et les galeries de mine formaient une arborescence souterraine s'apparentant au labyrinthe du Minotaure. Les espaces reclus permettaient d'abriter des armes, des guerriers prêts à intervenir et les nombreux prisonniers résultant des rezzous qu'ils organisaient sans cesse à l'est du vaste khanat. Né quinze ans plus tôt grâce à la pugnacité de Chupan, un aristocrate mongol né en Perse et qui avait été au service de trois ilkhans de la dynastie des Houlagides, le royaume Chupanide agonisait déjà sous les coups de boutoir de la Horde d'Or¹.

Lorsqu'il fut fait prisonnier à Khoçökhöl avec une centaine d'habitants hagards, maltraités et torturés tout le long du chemin, Djaghataï évita de préciser qu'il fut – pendant de nombreuses années et jusqu'à la semaine dernière encore – l'un des guerriers de cette même Horde d'Or menée d'une main de fer par Djanibeg.

S'il avait eu l'imprudence de se vanter de ses faits d'armes aux côtés d'une dynastie de Khans fondée par le fils aîné de Gengis Khan, son supplice aurait été immédiat, long et atroce.

Attaché le long d'une grosse pierre formant une sorte de stalagmite épaisse et luisante, il ne pouvait pas bouger. Ses pieds étaient entravés, meurtris par des liens qui entamaient la peau. Tirés vers l'arrière, ses bras se paralysaient peu à peu. Il s'astreignait donc à faire bouger ses épaules et ses poignets, même si chaque geste était toujours très douloureux.

Quelques dizaines de femmes, d'enfants et d'hommes étaient prisonniers ici. L'obscurité permanente, des odeurs pestilentielles, l'humidité envahissante et un maigre brouet en guise d'unique repas ne représentaient qu'une infime partie de leurs déplorables conditions de captivité. Féroces et sadiques, les mercenaires qui les gardaient faisaient preuve d'une opiniâtreté imaginative lorsqu'ils devaient contraindre et humilier les otages qu'ils séquestraient. Leur chef : Yesügei, les encourageait à être toujours plus cruels. Toujours plus barbares. Ceci pouvait surprendre. Si son objectif final était d'esclavager les hommes, vendre les enfants et jouir des femmes, les brutaliser ne servait à rien. Cependant, pragmatisme et logique ne paraissaient guère s'inscrire dans les gènes du chef de cette armée de brigands qui rançonnaient, pillaient et tuaient sans jamais s'arrêter.

Près de l'entrée principale de la vaste grotte où croupissaient les captifs, une forme presque cylindrique symbolisait à elle seule cette longue odyssée en terres d'atrocités. Façonné avec d'épaisses couches de métal, cet instrument qui ouvrait les portes des enfers était muni d'une trappe à l'une de ses extrémités.

Les traces grises et noires qui léchaient le ventre de cette monstrueuse barrique ornée de cornes grossièrement forgées laissaient facilement à imaginer quel pouvait être le sort des malheureux

¹ À la mort de Gengis Khan en 1227, ses fils lui succédèrent. L'immense empire mongol se fragmenta en royaumes que l'on appela des khanats. Au Nord-Ouest : le khanat de la Horde d'Or. Au Sud-Ouest : le khanat des Ilkhanides fondé en 1256 par Houlagou, l'un des petits-fils de Gengis Khan. À la mort du khan Abu Saïd Bahadur en 1335, le khanat des Ilkhanides se disloqua. Autour de Tabriz, la dynastie Chupanide régna d'une manière assez éphémère. Tous ces royaumes furent balayés en 1383 par les troupes de Tamerlan.

suppliciés que l'on enfermait à l'intérieur de ce terrifiant sépulcre avant que le brasier s'allume. Lointaine copie du taureau d'airain imaginé par Phalaris, le démoniaque despote qui régnait en Sicile au VI^e siècle av. J.-C., ce tonneau de fer fascinait Yesügei.

À chaque fois que le détachement de renégats revenait avec un groupe de prisonniers, le chef des brigands s'empressait de sélectionner un captif afin de le torturer lui-même avec le plus grand soin. Puis, après que le malheureux eut été humilié, roué de coups et partiellement dépecé, il le faisait enfermer dans l'horrible tombeau métallique. D'un geste impératif et bien connu des scélérats qui l'accompagnaient, il demandait alors que l'on apporte du bois sec. Puis, Yesügei ordonnait que l'on enflamme l'ensemble. Il s'asseyait face à l'atroce caricature du taureau imaginé par le tyran d'Agrigente qui se rendit célèbre par sa férocité sans limites. Repu d'horreurs, Yesügei scrutait longuement cet odieux spectacle.

Un horrible rictus déchirait son visage émacié par la haine.

Les hurlements du supplicié qui rôtitait ainsi dans ce chaudron étroitement clos s'éternisait pendant de longues minutes. Ces cris et râles d'agonie constituaient le divin nectar dont le monstre se ravissait tout en montrant clairement aux autres prisonniers les raisons pour lesquelles ils ne devaient jamais essayer de s'enfuir.

Djaghataï étant claquemuré depuis plusieurs jours dans une grotte puante où la mort rodait à chaque instant, le fait qu'une femme s'époumone de terreur n'avait aucune raison particulière d'attirer son attention. Séparé depuis quelques semaines de l'armée de la Horde d'Or, le guerrier mongol vivait déjà un enfer personnel enchâssé dans les tourments de cette captivité douloureuse. A priori, le sort de cette femme qui hurlait son effroi et vociférait sa haine ne le concernait pas. Il avait ses propres problèmes. Cela suffisait largement.

En temps normal, l'être humain est déjà égoïste par nature. Mais lorsque votre vie est menacée à chaque instant, ce repli sur soi symbolise un besoin de protection, d'isolement. Cette lâcheté coutumière est intellectuellement détestable et tout à fait nécessaire.

Toutefois, ces hurlements qui s'apparentaient aux cris atroces des damnés que l'on plonge dans des chaudrons contenant de l'huile bouillante ou dans un brasier l'émurent en cet instant.

L'ancien chef de guerre de Djanibeg essaya de se retourner afin de distinguer les traits de la femme qui invectivait plusieurs vauriens hilares. Il n'y parvint pas car elle était un peu en retrait par rapport à lui. Le monticule de roche qui l'immobilisait entravait la vision de cette partie de la titanesque prison qui creusait la montagne. Il continua donc à scruter les nappes d'obscurité qui mêlaient ténèbres, humidité poisseuse et relents d'urine.

Les quelques ombres éparées qu'il pouvait discerner dans la grotte taillée dans le marbre étaient statiques. Muettes. Pétrifiées. Captivité, nourriture inexistante et tortures régulières formaient ici un bloc compact qui nouait les muscles. Cette incarcération paralysait aussi l'esprit, endiguant toute velléité de fuite. Confrontés à cette écrasante contrainte, les prisonniers s'aveulissaient. Ils se métamorphosaient peu à peu en bétail passif.

Puis, l'animal s'immobilisait. Sa volonté balbutiait. Se fossilisait. Les captifs d'Yesügei et de sa horde de brigands donnaient alors l'étrange impression de s'encastrent dans les pierres et les parois rocheuses qui architecturaient cette ville souterraine aux ramifications infinies.

La femme cria encore. Plus fort. Toujours plus fort.

Ses propos étaient décousus. Presque inaudibles. Une seule phrase surgissait comme un fanal dans cet océan de boue :

— Mon fils ! Non ! Pas mon fils ! Pas mon fils...

Sans vraiment savoir pourquoi, Djaghataï comprit alors que cette prisonnière était confrontée au pire supplice qu'une mère puisse endurer.

CHAPITRE II

*Six ans plus tôt : Été 1346
Près des fortifications du port de Caffa*

- Les doubles remparts bloquent nos assauts. Mais...
- Oui ? demanda Djanibeg.
- Un stratagème pourrait nous permettre d'anéantir les défenses des génois.

Le grand Khan de la Horde d'Or avait le visage rond. Les pommettes hautes, les yeux bridés et foncés, la peau cuivrée et ses cheveux noirs et lisses ne laissaient aucun doute quant à sa parenté directe avec Gengis Khan. Toutefois, une courte barbe taillée en pointe allongeait un peu sa physionomie, ainsi que ses longues moustaches qui pendaient vers le bas et durcissaient ses traits de guerrier conquérant. Près de lui, Djaghataï était revêtu de l'armure caractéristique des cavaliers mongols. Principalement composée de lamelles de cuir laqué doublées de soie afin d'amoindrir les effets des flèches envoyées par les ennemis, cette indispensable protection était renforcée par de minces plaques de métal. L'armée mongole se distinguant avant tout par sa mobilité et sa célérité au combat, l'emploi du métal demeurait assez rare. Il concernait surtout la cavalerie lourde et les ornements rehaussant les vêtements d'apparat.

Aujourd'hui, la pompe et la magnificence n'étaient pas de mise près des remparts de Caffa. Port génois sur la péninsule de Crimée, la cité résistait depuis des mois à la tentative d'invasion de la Horde d'Or et de son ambitieux Khan. Pourtant, l'assaut avait été puissant. Violent. L'offensive se concentrait sur les solides défenses d'un comptoir commercial qui refusait de se rendre.

Terrifiés par l'épidémie de peste venant d'Asie, de nombreux commerçants et voyageurs vénitiens vivant dans la petite ville de Tana s'étaient réfugiés chez leurs rivaux génois qui étaient les maîtres de Caffa depuis plusieurs décennies. Depuis la chute des possessions chrétiennes en Syrie, les routes commerciales vers la Chine étaient désormais interdites. Les mongols de la Horde d'Or n'étant pas hostiles à une implication des commerçants venus de Gênes et de Venise, la prospérité régnait dans ces deux villes qui permettaient de lier enfin l'Orient et l'Occident.

Mais la volonté hégémonique des descendants du grand khan Özbek déstabilisa ce fragile équilibre qui régnait jusque-là entre deux civilisations que tout opposait. Les vergers cultivés, les prairies ondoyantes sous le vent et les longues caravanes transportant nourriture et marchandises étaient remplacés par des rangées de catapultes, pierrières, trébuchets et mangonneaux.

Cet impressionnant rideau de machines de guerre parfaitement adaptées au siège d'une cité entourée de remparts apeurait les habitants de Caffa retranchés en un lieu hermétiquement clos.

Propulsant des rochers et des engins explosifs primitifs en direction de la double rangée de remparts qui protégeait la cité, les trébuchets étaient très efficaces pour lancer de grandes quantités de projectiles au-dessus de hautes murailles. Cependant, ils ne pouvaient pas faire décrire une parabole très allongée aux lourds blocs de pierre. Afin de compléter l'efficacité de ce bombardement presque continu, les mangonneaux pouvaient alors se substituer aux trébuchets car leurs tirs se contrôlaient bien mieux en hauteur. Ils décrivaient ainsi un grand arc de cercle et les projectiles pénétraient beaucoup plus profondément à l'intérieur de la ville.

Néanmoins, comme Djanibeg le constatait depuis plusieurs semaines avec une irritation grandissante, cet assaut quasiment permanent ne donnait pas réellement l'avantage aux troupes mongoles. Les guerriers de la Horde d'Or piétinaient sous les murailles depuis trop longtemps. Sans résultat. Pire encore... ils mouraient. Par milliers !

Le chef de la Horde d'Or avait alors fait un cruel constat. Comme le précisait déjà le stratège chinois Sun Tzu en 600 av. J.-C. dans son célèbre Art de la guerre : « *Une armée qui ne souffre pas d'innombrables maladies passe pour être assurée de la victoire* ». Cette docte affirmation signifiait donc, à l'inverse, qu'une armée qui comportait beaucoup trop de malades et de mourants était assurée d'une cinglante défaite.

Les miasmes de la putréfaction et de la mort envahissant par vagues le champ de bataille et le camp mongol, ce sentiment d'échec saturait désormais le sens de la vue et celui de l'odorat. Les conséquences de la peste bubonique et de la peste pulmonaire qui décimaient ses troupes se matérialisaient donc à chaque instant ; et dans toute leur horreur.

— Regarde derrière nous, ô grand khan... précisa Djaghataï en faisant un grand signe avec son bras droit.

L'évidence barrait l'horizon. Des milliers de cadavres de guerriers mongols s'accumulaient en formant une colline de corps enchevêtrés. La peau de la plupart des défunts était noircie par des grosseurs brunes, des bubons et des œdèmes noirâtres qui finissaient par recouvrir la presque totalité des cadavres se décomposant très vite sous un soleil ardent.

— Je sais ! s'énerva Djanibeg en fixant l'un de ses meilleurs chefs de guerre qui avait l'outrecuidance de lui montrer l'étendue de son échec. La peste ravage nos troupes et mes soldats meurent par milliers. Elle est où ta solution miraculeuse ?

— Là... répondit calmement Djaghataï en poursuivant son geste en direction des monceaux de cadavres.

Le grand khan de la Horde d'Or regarda son lieutenant avec incrédulité.

Le guerrier qui lui faisait face était un peu plus grand que la moyenne des tartares qui sillonnaient sans répit les grandes plaines d'Asie à la recherche de butins et de terres à conquérir. L'homme était athlétique, râblé. Très musclé. Son visage rond et sa peau cuivrée lui donnait l'allure d'un éternel adolescent.

L'apparence était trompeuse. Il avait presque trente-cinq ans et servait depuis longtemps sous les ordres successifs d'Özbeq et de Tinibeg, respectivement le père et le frère aîné de Djanibeg que ce dernier fit assassiner afin de monter sur le trône. Un regard vif, perçant, caractérisait ce soldat qui se battait avec bravoure et qui avait toujours été fidèle à son khan. Un peu lourdes, presque gonflées, les paupières dissimulaient parfois ses yeux brun foncé lorsque la luminosité du soleil éblouissait steppes et zones arides. Aujourd'hui ce n'était pas le cas. Son attention se focalisait sur un objectif unique : franchir la double enceinte et investir la ville.

Son nez épais et deux profondes cicatrices zébrant sa joue gauche illustraient l'ardeur des combats passés. Sosie de son maître, il portait, comme la majorité des guerriers de la Horde d'Or, une fine barbe en pointe et des moustaches pendantes. Lorsqu'il fonçait sur ses ennemis, son cimenterre à la main, sa prestance et sa musculature impressionnaient ses adversaires. Ses compagnons d'armes lui avaient donné un surnom : *Djaghataï le Terrible*. Il s'en accommodait fort bien.

Djanibeg observa donc *Djaghataï le Terrible* sans réellement comprendre ce que son lieutenant voulait dire en montrant une muraille de soldats morts dont les dépouilles étaient boursouflées et noircies par la peste. Soulevant ses sourcils en guise d'interrogation, il attendit une explication qui tardait à venir.

Manifestement satisfait en constatant que le chef suprême de la Horde d'Or paraissait intéressé par sa proposition, le grand guerrier mongol reprit :

— Notre armée est affaiblie. Les assiégés aussi. Mais nos troupes sont décimées par la peste qui suit nos soldats comme un charognard attendant la nuit pour dévorer ses proies, vivantes ou non.

— Donc ?

— La situation est confuse car des faibles assiègent des faibles. Nous ne sommes plus en situation d'investir Caffa si nous attendons là. Sans rien faire. Car...

Djaghataï se redressa un peu plus afin que sa silhouette altière confère plus de poids et de pertinence à son stratagème.

— Car nous n'aurons bientôt plus les forces nécessaires pour franchir la double rangée de remparts qui protège les génois. Nous devons donc utiliser ce qui nous tue pour affaiblir un peu plus encore nos adversaires.

— Tu veux donc...

Le grand Khan s'arrêta. Il venait de comprendre la ruse de son lieutenant. Mais, comme il ne souhaitait pas s'approprier son idée, il l'encouragea à poursuivre :

— Je t'écoute.

— Nous avons dans notre campement des milliers de cadavres infestés par la peste. Ils sont trop nombreux pour qu'on les enterre tous avant qu'ils nous tuent. Ma tactique est simple : utilisons nos mangonneaux afin de catapulter toutes les dépouilles de nos guerriers morts à l'intérieur de la seconde enceinte de Caffa.

— Mais... ils vont nous les renvoyer ? s'esclaffa Djanibeg dont les petits yeux sombres brillaient d'excitation, révélant ainsi que ses sentiments intimes s'opposaient déjà à ses paroles.

Il n'eut pas longtemps à attendre, car son lieutenant connaissait la bonne réponse.

— Bien sûr. Ils s’efforceront de nous en renvoyer une partie. Mais notre objectif principal, c’est à dire les décimer en concentrant la peste dans un espace clos, sera quand même atteint.

— Comment ?

— C’est nous qui possédons les plus puissantes armes de jet et les catapultes les plus efficaces. Pas eux. Leur cité est florissante et vouée au commerce, pas à la guerre. Donc, les génois et vénitiens de Caffa catapulteront seulement dix pestiférés lorsque nous en projetteront cent ou mille. Par ailleurs...

— Oui ?

— Pour les propulser à leur tour dans notre direction, ils devront être au contact direct des cadavres infestés par cette horrible maladie. La mort survient en deux ou trois jours seulement. Chez eux comme chez nous. Cela signifie que, si nous les bombardons sans arrêt pendant au moins trois jours, les décès s’accéléreront très vite chez les génois alors que nous aurons encore des centaines de corps à leurs envoyer.

Le grand khan s’immobilisa un moment.

Il mordilla nerveusement sa lèvre inférieure et un sourire satanique déchira son visage cuivré par mille soleils et autant de batailles. Il cessa un instant de regarder *Djaghataï le Terrible* qui, en cet instant, pouvait tout aussi bien s’appeler *Djaghataï l’Implacable* ou *Djaghataï le Terrifiant*.

Djanibeg scruta les brasiers qui fumaient au loin. Les silhouettes des tentes du campement tartare se découpaient tragiquement sur cet environnement où dominaient les couleurs de l’Enfer. L’odeur pestilentielle épouvantait les soldats les plus aguerris. Aux fragrances délétères des cadavres qui pourrissaient sur place, s’ajoutait l’insupportable puanteur des corps humains qui brûlaient sans cesse sur des bûchers géants constamment ravivés afin qu’ils ne s’éteignent pas.

Plus loin encore, on devinait d’immenses fosses hâtivement creusées afin d’enfouir les malheureux que l’on n’avait eu pas le temps de calciner. Le chef de la Horde d’Or savait bien que certains des guerriers de son armée étaient ensevelis sommairement alors qu’ils n’étaient pas encore morts. Lorsqu’un chef de guerre doit accepter le fait d’enterrer vivant certains de ses soldats, c’est assurément le monstrueux signal d’une défaite absolue.

Dans ce contexte désespéré, la suggestion de *Djaghataï le Terrifiant* n’était pas absurde. Elle était seulement abjecte et terrifiante. Ceci convenait parfaitement à Djanibeg.

Au même instant, Hülegü s’approcha d’eux. Avec son casque orné de glyphes, son visage couturé de cicatrices et sa longue chevelure resserrée en tresse, ce chef de guerre tartare impressionnait ses compagnons comme ses adversaires. Il s’exhalait de lui une sauvagerie difficilement contenue. Une fureur de vaincre peu commune s’alliait à une impressionnante capacité à élaborer des stratégies innovantes et déstabilisantes pour l’ennemi. Mais, dans son cas comme pour les autres lieutenants du grand khan, l’hécatombe provoquée par l’épidémie de peste qui ravageait l’Asie depuis une dizaine d’années rendait vaine toutes les initiatives visant à affaiblir les résistances de Caffa.

Le guerrier aux épaules musculeuses et au cou de taureau s’inclina rapidement, presque distraitemment, devant Djanibeg.

— Oui ? l’encouragea le chef de l’armée mongole.

— Nous repartons à l’attaque afin d’entamer le premier rempart dans sa partie Nord, résuma Hülegü en hochant la tête afin de confirmer sa volonté de ne jamais renoncer.

— C’est inutile, lâcha Djaghataï.

Le guerrier qui venait de suggérer au grand khan de catapulter des milliers de cadavres de pestiférés au-dessus des murailles de la ville regarda Hülegü avec la morgue qui le caractérisait dès qu’il discutait avec les autres lieutenants de Djanibeg. Personne ne savait réellement qu’elle était l’origine de cette arrogance mâtinée d’orgueil. Certains susurraient que cette suffisance était directement liée au fait qu’il portait le même nom que l’un des fils de Gengis Khan.

Cependant, son adresse lors des batailles et le nombre impressionnant de guerriers qu’il avait victorieusement défiés en combat singulier crédibilisait cette attitude hautaine. Hülegü souleva les sourcils avec un air interrogateur.

Puis il dit simplement :

— Pourquoi ?

— Nous avons essayé à maintes reprises d’entamer cette muraille dont la base est extrêmement massive. Sans résultat. Par ailleurs, comme il y a une seconde enceinte à l’intérieur, nous n’arriverons jamais à envahir Caffa en agissant ainsi. Je viens donc de suggérer à notre grand khan une stratégie qui manque de noblesse, mais qui sera beaucoup plus efficace à très court terme.

Djaghataï regarda Djanibeg afin de savoir s'il pouvait décrire son plan d'attaque sans attendre la caution verbale du chef de la Horde d'Or.

D'un bref signe de la tête, Djanibeg donna son accord.

Plissant son nez épais, Djaghataï fit une horrible grimace avant de se rengorger et de parler. Puis il décrivit rapidement sa ruse qui permettait simultanément de se débarrasser de cadavres encombrants tout en provoquant une hécatombe chez leurs ennemis.

— Mais... Mais... commença Hülegü qui paraissait chercher ses mots.

Le projet de l'autre chef de guerre tartare semblant être approuvé par le grand khan, il hésita à mettre en doute la pertinence de cette stratégie mortifère pour les assiégés.

Il hocha plusieurs fois la tête et dit enfin :

— Nous avons déjà agi ainsi à plusieurs reprises !

— Je sais, intervint Djanibeg en levant la main afin d'imposer silence aux deux rivaux. C'est même une coutume chez les guerriers des hautes plaines de catapulte des ennemis morts afin de terrifier nos adversaires en leur montrant notre puissance et notre férocité. Ces cadavres étant suppliciés et démembrés, nous créons ainsi un sentiment de panique chez ceux qui osent encore s'opposer à nous. Cependant, dans le cas présent en tout cas, ce ne sont pas les corps d'ennemis morts au combat que nous propulserons au-delà des deux murs d'enceinte, mais les dépouilles de nos propres soldats. Ceux-ci deviendront alors les messagers d'une mort rapide. L'épidémie de peste se propagera très vite chez les génois et chez les vénitiens qui se sont réfugiés chez eux.

— Nous vaincrons ainsi sans nous battre et sans perdre un seul guerrier de plus, plastronna *Djaghataï le Terrible* tout en foudroyant du regard l'homme qui avait osé mettre en doute l'intérêt de cette manœuvre scélérate.

Hülegü se contenta de hocher la tête. À l'évidence, cette stratégie lui paraissait absurde et dangereuse pour tous les belligérants. Mais, comme Djanibeg et son âme damnée semblaient s'enthousiasmer à cette idée, il garda pour lui ses sentiments intimes. Un simple froncement de sourcils marqua sa désapprobation muette.

Cette poltronnerie, très inhabituelle chez Hülegü s'expliquait facilement. Si l'Empire de Gengis Khan, plus étendu encore que celui des Perses Achéménide, d'Alexandre le Grand ou des romains au summum de leur puissance, démontra la capacité des mongols à fédérer d'immenses royaumes en un seul, cette implacable puissance s'obtenait avec l'appui d'une armée forte. Celle-ci capturait, annexait et massacrait, imposant ainsi un climat de terreur qui aveuglait les plus forts.

Toutefois, si l'apogée de cet immense empire fut effectif à la fin du XIII^e siècle avec l'arrivée au pouvoir de Kubilai Khan, l'un des petits-fils de Gengis Khan, ce bel édifice se fissa dès les premières décennies d'un XIV^e siècle funeste à de nombreux égards.

C'est pour cette raison que le grand khan de la Horde d'Or devait désormais imposer son pouvoir en étant toujours plus brutal. Toujours plus impitoyable. S'opposer à lui revenait, pour n'importe lequel de ses lieutenants, à signer sa propre mort dans d'indescriptibles tourments. Hülegü ne souhaitait pas être torturé pendant des heures avant de pourrir au soleil uniquement parce qu'il considérait que ce catapultage de cadavres n'aura aucun effet positif dans le cadre d'un ultime assaut.

Cette politique de généralisation de la peste sera préjudiciable à tous. Hülegü le savait bien. Mais il se tut. Le guerrier se contenta donc d'observer les fortifications et murailles de Caffa qu'un crépuscule érubescence enflammait de tonalités prune et or.

Fondée par les grecs au VI^e siècle av. J.-C. la cité génoise grouillait de vie. On voyait des panaches de fumées sortir entre les maisons et s'enturbanner en d'innombrables virevoltes. Des temples, des églises et des bâtiments officiels se perdaient au cœur d'un entrelacs de ruelles abritant commerces et habitations. Le vaste port, qui pouvait accueillir jusqu'à deux cents navires en même temps, était naturellement fermé depuis le début du siège organisé par Djanibeg. Mais les reflets d'un ciel enfiévré sur une mer ruisselante de lumières pourpres constituaient toujours un fastueux spectacle que les tartares pouvaient apprécier de deux manières différentes : le signe d'une victoire proche ou le symbole d'une Apocalypse à venir.

Hülegü pressentait l'Apocalypse.

Apparemment, il était le seul.